

Journal de bord

SOMMAIRE

Edito

Pari tenu! Mais à quel prix...

Paroles de passagers

Processus de déshumanisation: quels risques?

Humanisation: quel enjeu?

Philosophie de bastingage



Paraît deux fois par an
Tirage: 4000 ex.

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
www.bateaugeneve.ch
T Bateau 022 736 07 75
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à ce numéro
Le Comité, Raffaele Cremona, Vincent Dougoud,
Eric Gardiol, Christian Murith, Françoise Tschopp,
Valentine Zbaeren, Linda Zehetbauer

Photos
Florence Chabloz, Raffaele Cremona,
Olivier Stabile, Valentine Zbaeren, Pierrot

Mise en page
Solidaridad Graphisme

Impression
Ediprim, Bienne
Imprimé avec des encres non minérales

LA VIE DU BATEAU

Pari tenu! Mais à quel prix...

(extrait du rapport d'activité)

L'année 2011 s'annonçait comme un défi pour notre association, et de taille! Nous sortions d'un exercice 2010 déficitaire de 72'000.- francs. Ce déficit a été engendré par la brusque affluence de personnes en précarité, en contrecoup de la crise financière et de la politique en matière d'assurances sociales toujours plus restrictive. Le Bateau «Genève» a reçu de plein fouet cette grande affluence, car c'était alors la seule structure d'accueil d'urgence à ouvrir ses portes à 7h du matin.

Ce n'était pas le premier coup dur pour notre association. On pense bien sûr au brusque tarissement en 2007 du Fonds de lutte contre la drogue et de prévention de la toxicomanie qui finançait les petits jobs à hauteur de 90'000.- francs depuis des années. Nous n'avons à ce jour jamais pu remplacer ce soutien par une aide pérenne, ce qui nous oblige chaque année à nous démener pour trouver de quoi boucler le budget. Nous avions refusé, à l'époque, de réduire nos prestations sociales. Au lieu de cela, nous avons mis sur pied deux projets d'envergure – les travaux de réfection du «Genève» et la Buvette du Bateau – qui ont aujourd'hui fait leurs preuves en matière de réinsertion sociale et professionnelle et d'économie sociale et solidaire.

Suite au déficit 2010, nous avons dû toutefois nous résoudre à couper dans le vif, à savoir nos accueils sociaux. Fini les accueils du samedi matin, les soupes des mardi et jeudi soirs, le pain frais, les jus de fruits, etc. Mais ce n'était guère suffisant pour combler à la fois le déficit 2010 et le déficit annoncé en 2011. Heureusement, la population, les collectivités publiques, ainsi que des entreprises et des clubs privés ont entendu notre appel à l'aide, relayé par plusieurs médias. Sans oublier les services sociaux de la Ville de Genève qui ont adapté leurs accueils d'urgence pour mieux répartir l'affluence.

Au final, le prix à payer était lourd, mais le miracle s'est produit et nous avons pu combler le déficit 2010 grâce



à un excédent de recettes d'environ 70'000.- francs en 2011. Quel soulagement! Mais tout reste à faire. Courant 2011, l'organe genevois de répartition des bénéfices de la Loterie Romande nous informait que leur soutien pour les petits-déjeuners ne pourrait pas être reconduit, bien qu'ils nous aient accordé une suppression dégressive de cette aide. Notre demande d'augmentation de subvention ordinaire auprès de la Ville de Genève a été rejetée en décembre. Les importants et nécessaires chantiers de réfection nous priveront des revenus des locations jusqu'à l'automne 2013.

Nous ne sommes donc pas au bout de nos peines, mais l'année 2011 nous

a prouvé qu'on peut croire aux miracles tant qu'on y travaille avec acharnement et que vous êtes là pour nous épauler. Dans l'immédiat, il nous faut mener les travaux de réfection jusqu'au bout et parvenir à pérenniser la Buvette du Bateau. Mais nous ne perdons pas de vue notre mission principale et nous ne ménagerons pas nos efforts pour rétablir tous nos accueils sociaux, car ils sont plus nécessaires que jamais.

Mille mercis à tous ceux qui croient en notre action et nous soutiennent, vos nombreux messages d'encouragements nous réchauffent le cœur! Nous nous réjouissons de vous montrer les résultats de nos efforts cet été à la Buvette.

Edito

«dai diamanti non nasce niente, dal letame nascono i fiori...»
(Via del campo, F. De André, 1967)

Le printemps est là, les arbres bourgeonnent, les travaux du «Genève» touchent à leur fin et les portes de la Buvette ne vont pas tarder à s'ouvrir pour accueillir leurs clients avides de reflets du soleil sur le lac... Bref, l'hiver pourrait se résumer désormais à un tas de cendres froid de dernier bonhomme hiver joyeusement enflammé. Alors pourquoi, au cœur de cette période de l'année à priori idyllique, l'équipage du vieux «Genève» décide d'aborder aujourd'hui le thème lourd et conséquent qu'est le phénomène de déshumanisation qui touche les plus fragiles de ses passagers?

Peut-être parce que la marginalité et les perfides conséquences qu'elle entraîne ne souffrent pas des saisons. Bien sûr, l'hiver comporte ses propres problématiques et nous sommes tous plus facilement touchés face à la misère lors des grands froids. Mais pouvons-nous réellement nous voiler la face à l'arrivée des beaux jours en sifflant la chansonnette qui prétend indûment que «la misère est moins pénible au soleil»?

Peut-être aussi parce que l'essence même de notre action est justement de combattre au quotidien ce type de phénomène lié à la précarité et ce, indépendamment des conditions météorologiques. L'accueil que nous proposons chaque matin aux 120 personnes venues partager notre buffet s'avère être, à nos yeux, aussi bien l'origine de notre engagement que sa propre finalité.

En parlant de l'origine de notre engagement, j'entends simplement dire que tout ce qui se passe à bord découle de notre accueil social et se construit autour de lui. En effet, de cet accueil libre naissent les rencontres, les partages et les complicités qui nous permettent d'accompagner ceux qui le souhaitent dans l'évolution de leurs projets personnels. Le travail que nous proposons à bord – que ce soit au niveau de l'intendance générale, de la restauration du «Genève» ou encore de la buvette estivale – n'est au final qu'un prétexte permettant l'accompagnement d'une personne et surtout le développement de ses propres capacités, parfois oubliées. D'une certaine manière, ces engagements que nous proposons à nos passagers ne sont qu'un terreau vital où une graine semée au cours d'un déjeuner peut finalement éclore.

En parlant de finalité de notre engagement, je n'entends certes pas dire que servir des tartines aux aurores est une fin en soi. Au contraire, tout notre investissement à bord, nos multiples projets et autres recherches acharnées de financements n'ont pour finalité que de garantir et de préserver la pérennité de nos accueils du printemps... jusqu'au printemps prochain!

Raffaele

La Buvette du Bateau

La Buvette du Bateau est de retour!

Cette année, c'est du 15 mai au 15 septembre que vous pourrez venir profiter de la plus belle terrasse et du plus beau salon flottant de la rade, par beau et mauvais temps. Au menu: plats du jour, salades, soirées apéros, raclette, tapas et musique.

HORAIRES

Restaurant:

mardi au vendredi, 11h30-14h30

Bar tapas:

mardi au samedi, 17h-1h

Nous avons le grand plaisir de vous convier à l'inauguration de la Buvette du Bateau 2012 et au vernissage des travaux réalisés cet hiver

Le mardi 22 mai 2012 à 18h

Au plaisir de vous y retrouver!

L'avancement des travaux peut être suivi sur:
www.bateaugeneve.ch

PAROLES DE PASSAGERS

Kader

Linda

Je suis venu ici pour trouver du travail, mais je n'ai rien trouvé. Le plus difficile c'est que je n'ai pas de maison. Maintenant, je dors dans une voiture en panne, que j'ai trouvée. Quand je vais là-bas, la nuit, j'ai l'impression qu'un chien vit mieux que moi. Je vis sous pression. Parfois, je veux me suicider. J'ai déjà essayé une fois...

Quand la police me trouve, ils me demandent d'où vient l'argent que j'ai sur moi. Ils ne me croient pas quand je leur

explique. La police saisit l'argent comme si j'étais un voleur. Je n'ai pas de droit parce que je n'ai pas de papiers. Dans des situations comme celle-là, tu penses que tu n'es pas un homme.

De temps en temps, je bois un café dans un bar et on me dit de ne pas rester. Même de rester quelque part je n'en ai pas le droit.

Avec les travailleurs sociaux seulement je me sens bien, je me sens respecté. Tu prends un café, on te respecte, tu rigoles, tu vois des autres qui sont dans la même situation; des fois ça m'aide, des fois non.

Walid

Je suis ici depuis trois mois. Il fait froid. Tu n'as pas de courage, tu te sens comme une bête; seulement manger, dormir. Tu perds le sentiment d'être vivant. Chaque jour, je pense que demain ce sera pareil. Je n'ai plus de courage.

J'ai 34 ans et je n'ai plus de rêves. Je reste toute la journée inactif. Ça me stresse, je me laisse aller, ça me crée des problèmes physiques. Ce système fait de moi un clochard. Seulement dormir et manger, ce n'est pas vivre.

Quand tu es obligé de toujours tout recevoir gratuitement, de toujours demander, tu perds ta dignité. Le problème, c'est que tu perds l'habitude de compter sur toi-même.

Ce qui me ferait à nouveau me sentir humain, ce serait de retrouver mon sourire, de me réveiller le matin pour aller au travail, de rentrer le soir fatigué et de prendre une douche. Je ne veux pas être riche. L'important pour moi c'est de pouvoir travailler.

Processus de déshumanisation: quels risques? Humanisation: quel enjeu?

Françoise Tschopp
Travail social et formation HETS

Qu'entend-t-on par processus de déshumanisation? Comment le comprendre? Comment éviter que des personnes y soient confrontées? Comment progresser dans un processus d'humanisation?

«Déshumanisation» signifie «perte des caractéristiques humaines de quelqu'un ou de quelque chose». Son contraire est «humanisation» qui a un sens positif.

Notre propos, dans cet article, n'est pas d'analyser les systèmes qui provoquent la déshumanisation en développant des dispositifs qui oublient la personne. De nombreux auteurs les ont étudiés: nous avons tous en mémoire le livre de Primo Levi qui montre dans son ouvrage, «Si c'est un homme», l'instauration d'un processus radical de déshumanisation dans les camps de concentration, processus aboutissant aux exterminations dans les fours crématoires nazis. Notre but est de montrer comment on déprécie, on déshonore quelqu'un, on le traite comme un objet qui dérange, parce qu'il n'est pas conforme, parce qu'il est différent. En d'autres mots, comment on ne prend pas l'autre en considération, ni comme un humain à part entière. Comprendre aussi ce que peuvent vivre des personnes qui sont dans un état de vulnérabilité ou de dénuement total et dans l'impossibilité de se faire reconnaître dans leur différence et avec leurs ressources. Comprendre encore comment on peut reconnaître et rencontrer leur humanité.

Aujourd'hui, dans notre société, de plus en plus de personnes sont dans une situation de précarisation sociale. Elles se trouvent enfermées dans une réalité déconsidérée par les autres. Il n'est pas nécessaire de se rendre dans un autre pays européen, fragilisé par la crise économique, pour en croiser sur notre route. Ici aussi, les inégalités sociales augmentent, la crise amène son lot de dégâts. Toujours plus nombreux sont ceux qui peinent à garder, ou à trouver, une place dans la société qui pourrait leur conférer un minimum de dignité renforçant l'estime de soi – ce à quoi chacun aspire pour pouvoir développer ses potentialités.

Une vie faite de souffrance, de manque, d'exclusion sociale, de solitude, d'un état de santé précaire ou

encore d'une grande vulnérabilité est un signe probant de marginalisation. Des personnes ainsi marquées errent à la recherche d'un peu de chaleur et de nourriture, fréquentant généralement les divers lieux sociaux de Genève qui offrent un peu de secours. Leur situation personnelle et sociale déstabilisée fait remonter des sentiments plus archaïques, habituellement enfouis: la peur de l'abandon, de la violence ou d'une mort sociale.

La plupart sont fragilisées par leur histoire de vie, avec peu de possibilités de résistance ou d'insertion sociale. Tantôt repliées sur elles-mêmes et n'ayant pas les moyens affectifs et financiers pour désirer entreprendre quoi que ce soit, elles vivent par la force des choses, au jour le jour, sans aucune perspective d'un avenir dans lequel leur situation, ici ou ailleurs, pourrait s'améliorer. Elles vivent de débrouilles, de combines, et leur existence dérange et interpelle tout citoyen.

Nous courons le risque de nier leur humanité en développant à leur égard des sentiments de rejet, en les définissant par leur aspect et leur comportement, vécus comme dérangeants parce que nous ne les comprenons pas. Notre vision du monde, nos cadres de référence habituels nous rendent aveugles ou nous empêchent d'appréhender des codes ou des modèles culturels différents.

Pour exister, tout individu a besoin d'être reconnu, écouté, aimé, apprécié et de vivre dans des conditions décentes qui lui permettent d'être un sujet/acteur de sa vie. Pour construire notre propre identité, notre propre singularité, nous avons besoin de l'autre et des autres.

Rappelons-nous que nous pouvons tous connaître des périodes de fragilité dans la vie. Assurer sa place dans une société où tout va très vite, où il est demandé de plus en plus de diplômes, de compétences, de flexibilité et de mobilité est un défi. Les sources de l'exclusion sociale sont multiples. Notre société valorise l'autonomie psychique et financière, la responsabilité individuelle, l'insertion socioprofessionnelle par le travail, alors que le contexte économique ne garantit plus une place pour chacun. Que deviennent ceux qui sont sans papiers, sans diplômes? L'activité professionnelle reste pour beaucoup le lieu où il est possible de donner du sens à sa vie, de construire des liens sociaux, de se sentir



utile et reconnu et d'avoir un minimum d'indépendance financière.

Atteintes dans leur identité en raison d'un manque de reconnaissance par la société, les personnes en situation précaire se renferment sur elles-mêmes, se protègent de sentiments ou d'émotions trop forts, pour éviter autant que possible de trop souffrir. Ce processus comble le risque de voir l'autre comme «sa chose», comme un objet, d'oublier toute notion du Bien, du Mal et de responsabilité. Il peut déboucher aussi sur la révolte et sur des passages à l'acte violent, contre les autres ou contre soi-même. Ce processus de «déshumanisation» dû à l'exclusion sociale n'est pas à banaliser, ni à ignorer. Ressentir un malaise face à une telle réalité est le signe que nous restons humains.

Se pose alors la question des espaces qui permettent à des personnes marginalisées de prendre conscience de leurs ressources, de leur valeur et de la force qui est en elles, pour mener à bien leur propre projet de vie, d'être créatives face à tous les obstacles qui les cernent.

Dans un espace public et démocratique, toute personne a un rôle social à jouer. Sur le *Bateau Genève*, ce sont des *Passagers* qui sont là pour un moment de traversée, de passage d'un lieu à l'autre, sans que leur histoire soit connue ou que l'on puisse en dessiner les contours ni deviner les difficultés qu'ils sont entraînés à affronter. Le terme étymologique de passager renvoyait à la notion de passeur qui a pour fonction de rappeler le passage d'un monde à l'autre et la fragilité de l'existence.

L'espace du *Bateau Genève* offre à toutes ces personnes qui luttent pour survivre de manière correcte un moment d'hospitalité, où elles ont droit à la parole et ont un rôle à jouer, où elles peuvent sentir qu'elles font partie de l'humanité. Rappelons ici que le *Bateau Genève* accueille chaque jour plus de 150 personnes de plus de 30 nationalités différentes. C'est une autre facette de la Genève internationale.

Comme au *Bateau Genève*, la frontière est perméable, nous avons le choix d'y entrer, d'en sortir et de faire connaissance avec ces populations qui vivent dans l'ombre. Être en relation avec les plus démunis, se préoccuper de leurs conditions de vie et défendre le bien commun pour tous sont à la base d'une société solidaire et humaine.

PAROLES DE PASSAGERS

Mohamed

Linda

Avant, j'avais une situation stable, mais mon employeur a fait faillite. En Espagne, après un an de travail, on a droit au chômage pendant 4 mois, c'est tout. C'est pour ça qu'on est ici en Suisse pour chercher du travail, Marina

et moi. Mais vivre une situation pareille, c'est inimaginable. C'est dur.

Nous avons envoyé environ cinquante postulations en 4 mois, et nous n'avons reçu aucune réponse. Je n'ai pas l'habitude de rester sans rien faire. Je me sens inutile. Je ne donne rien à la société, et elle ne me donne rien non plus. Je suis

inquiet, je me sens triste, je pense tout le temps à ça. Je dors quatre ou cinq heures par nuit. Le reste du temps, je réfléchis. Je suis moralement épuisé.

En temps normal, je suis quelqu'un de dynamique. Mais après des mois de galère, on perd la motivation et l'espoir. Mais je n'ai pas encore perdu tout espoir.

Marina

Nous sommes venus ici pour chercher du travail, parce que maintenant en Espagne c'est très difficile. Je n'ai encore rien trouvé. Mais, dans l'immédiat, notre plus grand problème est le logement. Le 31 mars, l'abri de protection civile (PC) va fermer.

Ce n'est pourtant pas facile de vivre à la PC, surtout parce qu'on y manque d'intimité. Nous sommes 16 personnes dans mon dortoir. Certaines personnes ne se lavent pas car elles n'en ont pas l'habitude ou pas la nécessité, et on dort et on mange à côté d'elles. Je m'y sens comme en prison. On ne peut pas allumer la lumière ou lire quand on veut. On n'a pas l'habitude de vivre comme ça.

Toutes les personnes regardent ce que fait l'autre, parce qu'elles n'ont rien à faire. Quelques fois tu veux aider une autre personne, tu penses qu'elle va encore plus mal que toi, mais toi aussi tu as besoin d'aide.

Les journées sont très longues, car le matin il faut quitter la PC à 8h et on ne peut pas revenir avant 19h.

Patrick

Je suis né à Genève et j'y vis sans revenu. Je n'ai plus le droit à l'aide de l'hospice depuis que j'ai eu une altercation avec ma conseillère. L'année passée, j'avais un bon travail, mais mon contrat n'a pas été renouvelé. Je suis aujourd'hui en fin de droit de chômage.

Pour me nourrir, je vais dans les Clubs sociaux, au Caré et au Bateau. J'y ai des amis proches, mais je ne sens tout de même vivre dans un autre monde. J'ai gardé le rythme comme lorsque je travaillais, mais maintenant je tourne en rond. Je cherche du travail aussi, j'y mets beaucoup d'efforts, mais pour recevoir très peu de réponses, toutes négatives.

C'est difficile de vivre sans argent, ne pas pouvoir faire des courses, ni même se déplacer convenablement. J'ai un fils de 3 ans et je n'ai pas les moyens de payer la pension. En plus, il vit dans le canton de Vaud, alors je ne peux pas aller le voir souvent. Je me sens impuissant face à cette situation, mais pour le moment je gère, je prends sur moi-même. Je sais que j'ai les moyens de retrouver une situation plus stable.

Pépé

C'est à cause de la pauvreté que je suis parti. Je croyais qu'ici ce serait mieux. Je cherche du travail, de l'amitié... Pour le moment, je n'ai rien trouvé. En Europe, si tu n'as pas de papiers, tu n'as aucun droit.

Pour moi, le plus difficile est de dormir dans la rue. Je cherche des trous, là où je peux entrer, où il n'y a pas de lumière, pas de bruit. Je me cache là-bas jusqu'au matin. Parfois dans des bâtiments en construction. C'est comme ça que je suis entraîné de vivre. La nuit, je me sens vraiment très mal, et je me dis que de vivre comme ça, ça n'en vaut pas la peine. Mais je pense qu'un jour je vais retrouver ma vie.

Il y a des moments, quand je suis sous un pont pour dormir, par exemple, où je me sens plus comme «Pépé». Dans ces endroits, même les animaux ne se rendront pas. Imagine qu'une personne humaine doit aller là-bas. A cause de quoi? Dans ces moments, je ne suis pas Pépé, je ne suis pas humain. J'ai peur que ça me rende fou.

Je me sens être Pépé quand j'ai des amis avec qui discuter, pour échanger des idées. Je les rencontre dans les lieux comme le Bateau. Ici, les gens me respectent. Je vois que le Bateau joue un rôle très important pour nous. Aujourd'hui, par exemple, s'il n'y avait pas le Bateau, où irait-on manger? Ça causerait beaucoup de problèmes.

A part le repas, au Bateau, vous nous aidez à contacter la famille, vous donnez un peu de boulot pour résoudre des problèmes ou pour aider une personne à rentrer chez elle. Vous nous prêtez le téléphone, vous donnez des bons pour des vêtements. Ici on peut trouver un peu d'amitié. Et malgré qu'il n'y ait pas de travail pour tout le monde, vous arrivez à calmer les gens en leur faisant sentir qu'ils sont des humains, comme tout le monde.

La dignité, pour moi, c'est de ne pas faire de bêtises, de se respecter soi-même. Je vois bien que la pauvreté fait perdre à beaucoup de gens leur dignité. Mais moi je ne peux pas faire de conneries, je suis comme ça. Si je dois mourir de faim, je meurs de faim; je ne vais pas voler ou faire des bêtises. Je veux me respecter moi-même.

Philosophie de bastingage

Être accoudé au bastingage du «Genève» au petit matin en sirotant un café délavé est une posture propice à philosopher. Surtout lorsqu'une centaine de personnes est accoudée avec vous en se demandant avec inquiétude de quoi sera faite la journée. D'ordinaire, je me demande pourquoi certains souhaitent amasser toutes les richesses de la terre jusqu'à en étouffer, alors que d'autres vivent de quignons de pain congelés de la veille. Mais aujourd'hui, Journal de Bord oblige, ma réflexion m'emène sur des sentiers moins fréquentés: la déshumanisation... La seule évocation du mot fatigue mes neurones mal réveillés...

Bon, un entretien avec un passager et un aperçu de sa situation m'ont remis les idées en place. La déshumanisation, c'est quand on n'est rien pour personne, ou au mieux une gêne. C'est un sentiment qui se creuse en nous de n'avoir pas le droit d'exister, d'être exclu. Et c'est l'effet de la cruauté, quelle qu'elle soit, même sans malveillance; la cruauté institutionnelle ou administrative, ou encore la cruauté inhérente à nos fantasmes de société sur l'étranger, le chômeur, l'assisté, le marginal – et je dois m'excuser pour ces vilains mots.

Bref, la déshumanisation c'est un sentiment, quelles qu'en soient les causes. Personne ne se transforme jamais en canard et nous conservons toujours les qualités et capacités spécifiques de l'être humain – y compris celle d'être inhumains. Mais un sentiment, c'est bien réel. Ça peut nous donner des ailes (de cygne) ou au contraire nous faire perdre le goût de vivre. Et aucun sentiment ne mérite d'être combattu plus que celui-là. Il nous prive de notre amour-propre, de notre volonté, de nos espoirs, parfois même de notre bon sens et de notre éthique.

Au Bateau, tous n'en sont pas victimes. Car il y a à bord de notre rafirot des personnes qui parviennent à y échapper par leur générosité, leur altruisme, leur bienveillance. Ceux-là ne seraient déjà plus à bord depuis longtemps s'ils n'étaient prisonniers de leur statut – ou de leur absence de statut. Mais ils n'en démordent pas et nous offrent chaque jour, sans le savoir, de véritables leçons d'humanité.

Pour tous les autres, notre travail consiste à leur fournir les conditions qui leur permettent de reconquérir leur sentiment de dignité humaine, prérequis indispensable à tout progrès. Pour ce faire, nous avons des moyens tels que l'accueil «bas-seuil» – ou comment recevoir les personnes telles qu'elles sont, avec leurs difficultés et leurs problématiques comme leurs qualités, sans les juger ni les brimer; l'écoute – le fait d'accorder notre attention, de s'intéresser au parcours et aux propos de chacun; le partage – la mise en commun des difficultés et la compréhension mutuelle; le travail – le fait de se sentir utile, actif, reconnu pour ses compétences et intégré à une équipe. Bref, comme le dit la maxime kantienne: «Agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans tout autre, toujours en même temps comme fin, et jamais simplement comme moyen».

Tout cela contribue à une revalorisation des personnes, à l'émergence d'un sentiment d'avoir le droit et aussi des raisons d'exister, pour entrevoir enfin un avenir pour soi-même et avec autrui. On essaie ainsi de contrer le sentiment de perte de dignité que provoque la situation de dépendre de la charité ou de l'aide sociale. Mais bon, tout à fait entre nous, ce serait quand même beaucoup plus simple d'exclure l'exclusion une bonne fois pour toutes.

Eric